

Les lieux et la rhétorique classique

A. Kibédi Varga

Contrairement à Aristote, les manuels modernes de rhétorique négligent souvent l'étude des lieux, non seulement à cause de leur orientation littéraire—les lieux font partie de l'*inventio* et non pas de l'*elocutio*—, mais aussi parce que, disent-ils, les lieux concernant des vérités très générales, il est superflu d'en faire une matière d'enseignement.¹ Je dirais plutôt que c'est tout simplement impossible. Si l'on en croit Melancthon, il n'y a rien qui ne puisse faire partie d'un lieu (*quibus locis tota res includi debeat*): ce n'est donc pas tellement leur attristante banalité mais bien plutôt leur infinité vertigineuse qui les rend impraticables.² Et l'on comprend Bochensky, cité par de Pater, l'un des meilleurs connaisseurs de la topique aristotélicienne: "jusqu'ici personne n'a réussi à dire d'une façon claire et brève ce qu'est un lieu."³ Etant donné, cependant, que ce que j'appellerai par la suite l'*analyse topique* d'un discours est une condition préalable et indispensable de toute analyse argumentative et/ou stylistique, je tenterai d'ébaucher, dans les pages qui suivent, un classement des différents types de lieux: quand même une définition exacte serait malaisée, une prise de conscience globale des procédés topiques est

¹ C'est notamment l'attitude de Port-Royal.

² Cité d'après P. Jehn, éd. *Toposforschung*, Francfort, 1972, p. 42. Pour Charles Benoit (*Essai historique sur les premiers manuels d'invention oratoire jusqu'à Aristote* [Paris, 1846; reprint Paris, Vrin, 1983], p. 94) la topique d'Aristote est un "cadre presque infini"; il ajoute plus loin (p. 101): "ce qui est impossible aujourd'hui dans le monde infini et complexe de la pensée moderne, était praticable alors: on put songer en Grèce à dresser une table complète des généralités oratoires, propres à éclairer toute idée de détail [...]"

³ W.A. de Pater, "La fonction du lieu et de l'instrument dans les Topiques," in: G.E.L. Owen, éd. *Aristotle on Dialectic*, Oxford, Clarendon, 1968, p. 164. Voir aussi, du même auteur, *Les Topiques d'Aristote et la dialectique platonicienne*, Fribourg, Saint Paul, 1965.

utile et permet d'entamer l'analyse rhétorique.

Une fois que l'on admet l'idée que le nombre des lieux est infini, il devient clair qu'un recensement complet des lieux est impossible et que, par conséquent, l'analyse rhétorique d'un texte reste nécessairement globale et incomplète. Non seulement parce que même le lecteur le plus subtil n'aura pu discerner rigoureusement tous les lieux sur lesquels les procédés persuasifs reposent, mais aussi parce que derrière les arguments visibles d'autres se cachent—les uns s'emboîtant dans les autres, comme les poupées russes—, il existe une régression à l'infini des procédés persuasifs. Miriam Joseph cite, dans son célèbre ouvrage, l'exemple de Polyphème au troisième chant de l'*Enéide* (les vers 655-665): Virgile décrit la manière dont le géant aveuglé marche pour se rendre de sa grotte à la mer et note qu'un sapin lui sert de bâton. Cette remarque est, aux yeux d'Henry Peacham, un rhétoricien anglais de la fin du 16^e siècle, un argument allusif ("syllogismus," "intimation") destiné à prouver la stature gigantesque et effrayante du personnage, argument caché dont il est facile de tirer un syllogisme complet:

*Quiconque marche avec un sapin à la main est un géant
Or Polyphème marche avec un sapin à la main Donc Polyphème est un géant.*⁴

Il faut se résigner: une analyse rhétorique est nécessairement incomplète. Ajoutons toutefois qu'elle est incomplète sur le plan théorique, et du point de vue du lecteur "archi-subtil." D'un point de vue empirique, l'analyse rhétorique pourrait s'arrêter au niveau de l'efficacité, c'est-à-dire là où des enquêtes statistiques auront situé une prise de décision positive de la part des destinataires, autrement dit: confirmé le succès du destinataire. De telles enquêtes existent depuis longtemps—que l'on songe aux travaux de C.I. Hovland et de ses collaborateurs à Yale—; la question est seulement de savoir si les enquêtes réussissent à mesurer tout ce qui contribue au succès d'un discours et non seulement ce dont les destinataires sont conscients, ce qu'ils admettent ouvertement.

Le lieu est un terrain d'entente—s'il est vrai que pour persuader, il faut, comme le dit Perelman, "s'adapter à son auditoire"—mais ce moment d'accord doit fonctionner comme argument. Autrement dit, une vérité générale, une banalité, ne devient lieu commun que dans le cadre d'une argumentation. Le lieu est donc un terrain d'entente stratégiquement choisi.

⁴ Shakespeare's *Use of the Arts of Language*, 3^e éd., New York, Hafner, 1966, p. 360.

Je vois globalement, pour l'ensemble des discours, quatre (ou six) terrains d'entente. Je les range dans un ordre qui va de l'implicite à l'explicite et de l'abstrait au concret, selon un degré croissant de perceptibilité.

La première classe, assez restreinte mais très générale, est celle des lieux implicites.⁵ Le destinataire suppose que tout être humain connaît instinctivement des préférences et ces préférences peuvent être ordonnées grâce aux trois couples de concepts *le plus/le moins*, *le réel/le non-réel*, *le possible/l'impossible*. Dans de nombreux cas, le destinataire peut miser sur l'entente qu'on obtient en supposant que les préférables se trouvent du côté du *plus*, du *réel* et du *possible*; les hommes préfèrent la richesse à la pauvreté, la grandeur à la médiocrité, et ce qui leur est familier à ce qu'ils ignorent. Mais il arrive que le fictif soit préféré à la réalité ou que la rareté fasse le prix d'une chose: dans ces cas, ces paires de concepts se présentent dans un sens opposé, le *plus* est déconsidéré par rapport au *moins*, le *réel* par rapport à l'imaginaire. Pour découvrir le but du destinataire et son message, il convient d'étudier et de chercher à expliciter le système des préférences implicites d'un texte.

La deuxième classe est constituée par les lieux formels, c'est-à-dire les cadres généraux de la pensée. L'entente est garantie ici par nos habitudes mentales: nous ne refusons pas de réfléchir sur ce qui nous est présenté dans les cadres que nous connaissons. Les lieux formels transcendent la syntaxe: ils présentent les formes possibles de la sémantisation du discours: le sens naît grâce à la contrainte formelle de la définition, de la comparaison, etc. Le nombre des lieux formels varie selon les manuels, mais on pourrait, me semble-t-il, les réduire à six: la *définition* et sa forme lâche, la *division* (énumération), sont des lieux descriptifs et amplificatoires cherchant à essentialiser une chose (objet, phénomène, événement), la *cause* et l'*effet* sont des lieux qui visent à l'insertion des choses dans une continuité discursive, enfin la *comparaison* et le *contraire* rangent les choses selon une disposition "spatiale." Il s'agit là en même temps de trois prises de positions différentes par rapport au temps: atemporalité,

⁵ Ma première catégorie correspond à peu près aux *prémisses générales* (trad. M. Dufour) du premier livre de la *Rhétorique* (1359 a) et aux lieux examinés au troisième livre des *Topiques* d'Aristote. Ma perspective étant celle de l'établissement d'une entente, j'insisterais en particulier sur la nature implicite, souvent non consciemment perçue par le destinataire, de ce lieu. Pour le lieu implicite *le plus/le moins*, voir Hans Georg Coener, "Der aristotelische Topos aus dem Mehr und Weniger," in: A. Arens, éd., *Text-Etymologie. Untersuchungen zu Textkörper und Textinhalt. Festschrift für Heinrich Lausberg zum 75. Geburtstag*, Wiesbaden, Steiner, 1987, pp. 74-89.

linéarité, et simultanément.

La troisième classe de lieux, celle des *lieux communs explicites*, concerne l'entente au sujet de certaines normes. On peut présenter ces normes selon deux manières: a) de manière directe, comme des *sentences* ou des *maximes*; b) de manière imagée, grâce à des *exemples* et des *autorités*. Tout texte ayant un but persuasif net aura recours à ces lieux explicites. Ainsi, dans la littérature classique, on trouve régulièrement des sentences comme:

Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.
(Cornille, *Tite et Bérénice* V, 1)

En outre, le destinataire doit savoir exactement le type d'autorité qu'il pourra proposer avec succès à son public: un homme d'Etat, un savant, une vedette de cinéma, etc. Ces autorités pourront être invoquées directement—parfois grâce à une comparaison—ou encore présentées dans le cadre narratif de l'*exemple*. L'exemple est en fait un lieu de la comparaison, mais élaboré et narrativisé.

La quatrième classe se compose des *lieux configurationnels*. L'entente ne porte pas seulement sur des unités petites dans un texte, des unités qui ne relient en général—comme dans le cas de la *cause* ou de l'*exemple*—que deux choses, mais aussi sur des unités complexes qui embrassent un fragment important d'un texte ou qui forment même la structure pragmatique d'un texte entier. Ici encore, il convient d'apporter une subdivision: certaines configurations concernent la nature extérieure, d'autres le comportement humain. Un public sensible à la nature comme chef-d'œuvre de la création divine ou comme source d'un désir métaphysique, le public baroque et le public romantique donc, accepteront les descriptions de paysages dans un texte comme des lieux qui les confirment dans leur opinion.⁶ Un même raisonnement vaut pour d'autres publics lisant les descriptions de Paris chez Zola ou Aragon. —Quant aux configurations de comportement, elles constituent sans doute les lieux les plus complexes. Mais il est certain qu'il existe de nombreuses situations humaines qui, à cause de normes morales partagées, suscitent les mêmes réactions chez le public. Il ne suffit pas que le destinataire connaisse la psychologie, les traits de caractère et les idées morales de ses destinataires, il doit connaître encore leur expérience de la vie, leur familiarité avec certains scénarios

⁶ *L'Essay des Merveilles* d'Etienne Bénet (1621, rééd. par L'Association du Théâtre de la Ville d'Evreux, 1987) est l'exemple le plus célèbre, pour l'époque baroque, d'un recueil—à l'usage des orateurs!—de tels lieux-communs descriptifs.

narratifs courants. Il est intéressant de constater qu'Aristote et, à sa suite, les auteurs des manuels de rhétorique, ne peuvent pas présenter la doctrine du *pathos*, c'est-à-dire un classement des émotions que l'orateur doit connaître et susciter, sans ébaucher les squelettes d'une situation narrative, d'un mini-récit. René Bary note par exemple, à propos de l'émotion de la colère, qu'on la ressent tout particulièrement "contre ceux qui nous méprisent en la présence de ceux de qui nous recherchons l'amitié."⁷ Chez Aristote, il existe un immense potentiel narratif, non seulement au Second Livre de la *Rhétorique*, mais encore dans l'*Ethique de Nicomaque*. Ainsi, au chapitre XI du Livre IX, nous lisons:

La présence à nos côtés de nos amis provoque des sentiments assez complexes, semble-t-il. Leur vue seule est par elle-même agréable, surtout pour un infortuné, et nous y trouvons une aide contre la souffrance. [...] En revanche, il est pénible de sentir un ami partageant douloureusement nos propres infortunes, puisque tout ami évite d'être pour ses amis une cause de chagrin. Aussi les hommes naturellement courageux se gardent-ils de donner à leurs amis des occasions de compassion [...]. Par contre, les femmelettes et les hommes qui leur ressemblent recherchent avec plaisir des gens qui prennent part à leurs gémissements; ils les chérissent en tant qu'amis et associés de leurs propres souffrances. Or il est évident qu'en tout, c'est le meilleur qu'il faut imiter. D'autre part, la présence de nos amis dans le bonheur nous cause non seulement une agréable impression, elle nous donne aussi l'idée satisfaisante qu'ils se réjouissent de notre prospérité.⁸

Ce passage est une réponse à la question qui se trouve en tête du chapitre: "Est-ce dans les circonstances heureuses ou malheureuses qu'on a particulièrement besoin d'amis?" Il est donc de nature rhétorique, le philosophe cherche à nous convaincre que, si les amis sont utiles dans le malheur, "il est plus honorable d'en avoir dans le bonheur." Nous sommes en présence d'un passage qui repose sur le *lieu implicite* d'un préférable éthique (= l'honneur vaut plus que l'utilité), qui se sert du *lieu formel* de la division (les hommes courageux, les femmelettes) et qui utilise le *lieu explicite* de la sentence ("tout ami évite d'être pour ses amis une cause de chagrin";

⁷ *La rhétorique française*, nlle éd., Amsterdam 1669, p. 161.

⁸ *Ethique de Nicomaque*, Trad. J. Voilquin, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, p. 256.

“en tout, c’est le meilleur qu’il faut imiter”); et par rapport à ces sentences, on peut considérer les phrases qui les précèdent immédiatement comme des lieux de l’*exemple*. En fait, à partir d’un tel texte, toutes sortes de variantes sophistiquées sont possibles. On peut adopter le point de vue opposé et insister, à partir d’un *lieu implicite* postulant une amitié plus exigeante, sur l’épreuve que le malheur de l’autre représente pour l’amitié; ce n’est que dans le malheur que l’on connaît ses véritables amis. On peut adopter également le point de vue de l’ami et dire, en embrassant un *lieu implicite* plus psychologique qu’éthique (“l’homme préfère voir le malheur d’autrui plutôt que le sien propre”), que les amis sont plus actifs et plus contents lorsqu’ils peuvent secourir que lorsqu’ils doivent admirer. Ainsi, de tels passages et les innombrables variantes possibles qu’ils recèlent ont sans doute inspiré les débuts rhétoriques du Moyen Age, le jeu des questions et des réponses, comme dans les *Arrêts d’Amour* de Martial d’Auvergne. Mais ces passages, il faut insister sur ce point, ne sont pas qu’argumentation pure: ils constituent l’ébauche d’une narration. On n’a qu’à donner un nom à chaque actant, à inventer des circonstances historiques et géographiques, c’est-à-dire à individualisation narrativisante, pour tous les récits et romans qui tournent autour d’un problème psychologique et moral central et à en retrouver les sources rhétoriques, mais un tel travail sera, bien entendu, plus facile pour *L’Astrée*, dont tous les épisodes, tous les couples sont des variantes sophistiquées d’une éthique généreuse de l’amour, que pour *Madame Bovary* où les couches de circonstances individualisantes, destinées pourtant à une vraisemblabilisation topique, cachent davantage les structures argumentatives.⁹

Voici donc les six classes des *lieux*. Il me semble que les quatre premières ont souvent été confondues, notamment les lieux *implicites* et les lieux *formels* d’une part, et les deux types de lieux *explicites* d’autre part. Les deux dernières catégories, c’est-à-dire ce que j’appelle les lieux *configurationnels*, n’ont pas été, à ma connaissance, désignés comme tels jusqu’ici. Leur intention persuasive est moins visible que celle des lieux

⁹ Il serait particulièrement intéressant d’étudier ce système des six lieux en rapport avec les auteurs que les manuels désignent comme des “Moralistes”: La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues. C’est que, pris de manière isolée, leurs maximes et leurs portraits, qui revêtent donc la forme des lieux *configurationnels de comportement*, ne font pas partie d’un raisonnement: ils établissent un terrain d’entente, comme *L’Essay des Merveilles* d’Etienne Binet. C’est de la matière brute, qui n’acquiert une pertinence argumentative que si elle est contextualisée: citée dans un autre texte (“comme dit la Rochefoucauld”: . . .) ou mise en rapport avec les autres maximes et portraits du même recueil.

explicites, ils ne proposent pas des vérités générales mais renvoient à notre expérience quotidienne, c’est ce qui fait sans doute que leur pertinence topique n’a pas été relevée. Une maxime se présente comme une sagesse pour ainsi dire figée, résultat d’un processus peut-être séculaire, d’une longue série d’observations et d’expériences; en revanche, une description de la nature ou l’ébauche d’une intrigue psychologique est si proche de notre vécu, correspond si bien à notre attente, que nous en oublions l’intérêt rhétorique, c’est-à-dire son intérêt comme un point de départ possible pour l’argumentation.

Notre définition du *lieu* ayant un très haut degré de généralisation, elle déplaira peut-être à quelques-uns. Elle a cependant l’avantage de réunir des conceptions divergentes, voire opposées, telles que nous les trouvons chez Perelman et chez Curtius ou les critiques de celui-ci, comme Joachim Dyck. N’oublions pas que c’était en effet le débat très significatif qui avait opposé Dyck et quelques autres, au cours des années soixante, aux conceptions de Curtius, que c’était ce débat qui s’est trouvé à l’origine de l’essor contemporain des études sur les lieux. Là où Dyck reproche à Curtius de ne pas s’en tenir à une définition formelle des lieux, de confondre le contenu et la forme de l’argument, un classement général comme le mien permet de concilier les deux points de vue et ceci correspond du reste, mieux que toute tentative de définition stricte, aux hésitations et ambiguïtés que nous trouvons à ce sujet dès Aristote.¹⁰

Les six classes de lieux ne constituent pas un ensemble discret, ils entretiennent des rapports hiérarchiques. Les lieux complexes contiennent des lieux plus simples ou sont soutenus par eux. Le passage cité d’Aristote nous a montré que ce *lieu configurationnel du comportement* repose sur un *lieu implicite*, prend en partie la forme d’un *lieu formel* et se trouve soutenu par deux *lieux explicites*. Le travail du destinataire se fait, bien entendu, dans le sens inverse. Lorsque le *lieu implicite* est l’éloge de quelqu’un et que, en obéissant à la séquence topique, l’on commence par les parents, le destinataire a, selon les circonstances, le choix entre des lieux *formels*: celui d’une *comparaison* (ou d’une gradation) pouvant aboutir à un *lieu explicite* tel que “tel père tel fils,” ou celui des *contraires*: le père

¹⁰ Tout en admettant l’“unscharfe Unterscheidung” dans l’Antiquité, Dyck critique Curtius pour qui “puer senex” n’est pas un *lieu formel* des contraires mais un lieu-commun du contenu (émerveillement devant la sagesse d’un jeune) donc un *lieu explicite*. (Cf. Joachim Dyck, *Ticht-Kunst, Deutsche Barockpoetik und rhetorische Tradition*, Bad Homburg, Gehlen, 1966, p. 174). Pour l’essor de la recherche, particulièrement sensible en Allemagne, on consultera D. Breuer-H. Schanze, éd., *Topik*, Munich, Fink, 1981.

étant indigne, la vertu du fils est d'autant plus admirable.

L'examen approfondi de l'ensemble des lieux dans un texte nous révèle des *univers topiques*: quels sont les présupposés privilégiés d'un auteur, quelles sont ses sentences préférées et quelles sont les situations narratives qui manifestent le mieux son système philosophique et moral? Un ensemble de lieux, écrit Lucie Olbrechts-Tyteca,¹¹ peut constituer une vision du monde, même si l'on admet que certains de ces lieux sont antithétiques. Ces univers topiques varient sans doute selon les auteurs, les époques et les genres. À l'âge classique, certains genres littéraires admettent, tout comme les genres oratoires (plaidoyer, sermon), l'insertion systématique de maximes dans un texte narratif ou dramatique. Ainsi *La Franciade* de Ronsard contient 36 passages marqués par une typographie différente et qui contiennent un ensemble de maximes relativement cohérent: fatalité, grandeur des rois, éloge de l'héroïsme et de la vertu.¹² Dans un cas pareil, il semble assez facile de reconstruire une vision du monde. Toutefois, il ne faut pas oublier, premièrement qu'une vision du monde apparente au niveau des *lieux explicites* pourrait être modifiée, voire contredite, par un autre niveau (celui, surtout, des *lieux implicites*) de sorte qu'une étude de toutes les classes serait nécessaire, deuxièmement qu'une telle vision n'exprime pas nécessairement les opinions du destinataire mais reflète les exigences du genre. Il est probable que l'ensemble des maximes tirées de tragédies exprime une vision du monde différente.

Nous n'avons parlé des lieux, dans les pages qui précèdent, que comme des terrains d'entente. C'est là en effet la première condition pour l'existence d'un lieu, mais elle n'est pas la seule. La seconde se trouve exprimée dans la deuxième partie de ma définition: un terrain d'entente *stratégiquement choisi*. Une maxime ou une description ne deviennent des lieux que si elles ont été choisies exprès pour fonctionner comme un argument. Les deux grands types de raisonnement sont, on le sait, le raisonnement déductif et le raisonnement inductif, pour le domaine de la rhétorique, Aristote désigne ces deux types par les termes d'*enthymème* et d'*exemple* (*Rhétorique* I, 1356 b). Contrairement au syllogisme logique, l'enthymème se compose de prémisses probables ou vraisemblables;¹³

¹¹ "Les couples philosophiques," in *Revue internationale de philosophie* 127-128 (1979), p. 90.

¹² Je remercie Inge Serné qui, dans le cadre d'un séminaire sur l'épopée, a recensé l'ensemble des maximes dans *La Franciade*.

¹³ Le terme, on le sait, possède encore une seconde acception, celle d'un syllogisme "mutilé," à deux termes. Pour des raisons de force dramatique, on supprime

l'exemple est défini comme suit (1356b-26): "l'exemple ne présente les relations ni de la partie au tout, ni du tout à la partie, ni du tout au tout, mais seulement de la partie à la partie, du semblable au semblable, lorsque les deux termes rentrent dans le même genre, mais que l'un est plus connu que l'autre." L'exemple est donc le domaine de la description paratactique, de la comparaison et de la narration: argumenter en invoquant un récit, c'est établir un parallèle entre deux situations, et non pas faire une démonstration contraignante. Il est intéressant de constater que le mot grec dont Aristote se sert ici, *paradeigma*, est également traduit par *comparaison* et que le terme *exemple* désigne, parmi les lieux, l'exemple narratif.

Les six classes de lieux ne s'insèrent pas toutes dans le même type de raisonnement. Les lieux formels et le lieu explicite de la maxime peuvent, semble-t-il, rentrer dans l'une comme dans l'autre catégorie, tandis que le lieu explicite de l'autorité aussi bien que les deux classes de lieux configurationnels s'inscrivent toujours dans les raisonnements inductifs. En revanche, le lieu implicite relève du raisonnement déductif. Il est significatif que la théorie de l'argumentation ne s'intéresse qu'à cette seule classe de lieux. Van Eemeren cite l'exemple des *Topiques* (116a, 29-31): "ce qui est désirable pour soi est plus désirable que ce qui est désirable pour autre chose: par exemple, la santé est plus désirable que la gymnastique, car l'une est désirable pour soi, et l'autre pour autre chose." Il s'agit ici du lieu implicite de l'autonomie ("ce qui est en soi est préférable à ce qui n'est que pour autre chose"), qui fournit le cadre général pour les déductions particulières.¹⁴

Il est facile de savoir si la seconde condition est remplie ou non. Une maxime toute seule ne devient lieu qu'au moment où le lien argumentatif de cette maxime est perçu par le destinataire, soit avec ce qui précède soit avec ce qui suit dans un texte. Une maxime n'est qu'un point de départ, la base sur laquelle l'argument se construit: qu'un lieu commun banal, que le nom d'un héros, que la description d'un paysage soit un lieu ou non, ne se décide que *sur place*. Tout peut entrer dans un lieu, comme dit Melanchthon, mais rien ne s'y trouve d'avance ou par essence.

Il faut insister sur cette dualité afin de dissiper quelques malentendus mais aussi afin de mieux cerner le caractère de l'argumentation topique.

souvent la prémisses majeure qui contient une vérité très connue et donc banale.

¹⁴ Frans H. Van Eemeren e.a., *Handbook of Argumentation Theory, a Critical Survey of Classical Backgrounds and Modern Studies*, Dordrecht, Foris, 1987, pp. 65-69.

Un malentendu tenace veut que les séries du type *quis, quid, cur, contra, quibus auxiliis, quomodo, quando* s'appellent des lieux. En réalité, ce ne sont pas des lieux mais des formules mnémotechniques permettant au destinataire de se rappeler l'articulation générale requise de son discours. Arrivé à une phase, il doit trouver les lieux appropriés. Confondre les séries mnémotechniques et les lieux, c'est confondre thématique et argumentation.¹⁵ L'étude des lieux séparés de leur contexte permet sans doute de reconstituer à peu près l'univers thématique d'une œuvre, mais jamais entièrement. Une telle étude est dangereuse dans la mesure où elle n'insiste que sur les aspects conservateurs de la thématique: ce n'est que l'utilisation argumentative de ces lieux qui révèle les intentions, le "message" et donc la thématique totale.

C'est pour cette même raison que les florilèges et autres recueils de lieux (comme l'ouvrage déjà mentionné d'Etienne Binet) sont en réalité des recueils de lieux *potentiels* seulement, de possibles terrains d'entente non encore sélectionnés.¹⁶

L'étude des lieux potentiels et de leur insertion dans un contexte, qui acquiert par là un caractère argumentatif, est la base de l'analyse rhétorique d'un texte. Ou plus exactement le pivot puisqu'elle permet de percevoir l'accord préalable entre destinataire et destinataire aussi bien que l'intention persuasive présente du destinataire. Le lieu n'est pas seulement

¹⁵ C'est ce qui arrive dans l'article, par ailleurs riche et intéressant, de Konrad Wiedemann ("Topik als Vorschule der Interpretation," in: Breuer-Schanze, *op. cit.* pp. 233-255), lorsqu'il entend démontrer sur l'exemple du *Werther* de Goethe l'actualité d'une analyse topique, qui est en réalité, à mon avis, thématique: "Nähern wir uns dem 'Fall' Werther mit Hilfe der alterprobten Sachtopik, so scheint der Topos 'a loco' spontan fündig zu sein (deutsche Provinz als Schicksal), der Topos 'a causa' zumindest noch unausgeschöpft (Richardsons und Rousseaus Koppelung der Gefühlsemanzipation mit der Familienmoral; Werthers Vaterlosigkeit). Noch ergiebiger erweist sich, aus naheliegenden Gründen, die Personaltopik: 'genus' (die Distanz zur eigenen Familie), 'natio' (die nationale Indifferenz Werthers), 'sexus' (Werthers Abweichen von der zeittypischen Geschlechtsrolle), 'educatio' (der Hochgebildete ohne angemessene Öffentlichkeit), 'conditio' (der Bürgerliche ohne berufliche Orientierung), 'animi natura' (das Einsamkeitsstrauma des Genies). Hinter jedem dieser Aspekte—es sind nur die ungeläufigen oder wenigstens unverbrauchten—verbirgt sich eine Wahlentscheidung des Autors, nämlich der Anschluss an oder der Widerspruch gegen spezifische zeitgenössische Tendenzen" (p. 249).

¹⁶ Voir B. Beugnot, "Florilèges et Polyantheae, diffusion et statut du lieu commun à l'époque classique," in: *Etudes françaises* 13 (1977).

le terrain d'entente: sinon, tout texte serait d'une banalité parfaite. C'est le choix des lieux potentiels et l'argumentation qui se greffe sur ce choix qui manifestent le dépassement de l'entente et la nouveauté finale d'un texte.

Pour terminer, prenons un exemple bien connu.

La mort et le bûcheron

- Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé marchoit à pas pesants,
 Et tâchoit de gagner sa chaumine enfumée.
 5 Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos.
 10 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la Mort, elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire.
 15 "C'est, dit-il, afin de m'aider
 A recharger ce bois; tu ne tarderas guère."
 Le trépas vient tout guérir;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes:
 Plutôt souffrir que mourir,
 20 C'est la devise des hommes.

Dans les fables de la Fontaine, le travail de l'interprète est très souvent facilité par un *message* explicite. Celui-ci prend ici la forme du *lieu implicite* du préférable: il faut préférer ("*pluôt* souffrir que mourir") le *réel* ("ne bougeons d'où nous sommes"). Ce message est soutenu par une argumentation inductive: un exemple. La fable elle-même peut en effet être considérée comme un *lieu formel de l'exemple*. Elle commence par la présentation du personnage; le choix de celui-ci repose sur le *lieu implicite du plus/moins*. Un vieillard pauvre est celui qui devrait en principe tenir le moins à la vie; s'il y tient tout de même, les autres, moins pauvres et moins vieux, y tiennent *a fortiori*. La description des quatre premiers vers contient des arguments allusifs comme le passage de Virgile cité plus haut: les termes *gémissant, pas pesants, enfumée* sont autant de preuves cachées de l'état misérable où vit le bûcheron. Les arguments physiques présentés dans la description se trouvent ensuite soutenus par les éléments de cette ébauche d'un monologue intérieur qui se trouve aux vers 7-12. Celui-ci

constitue en fait un lieu formel de l'énumération.¹⁷ Les éléments cités contiennent de nouveau des arguments allusifs ("sa femme" = est acariâtre; "ses enfants" = nombreux, coûtent beaucoup d'argent, etc.). Les deux passages descriptifs constituent, bien entendu, des lieux configurationnels; l'entente est facilement établie, grâce aux traits mentionnés tout le monde sera d'accord pour considérer que le bûcheron est un homme pauvre et malheureux. Enfin, au niveau du travail de la rédaction, c'est-à-dire de l'elocutio, on dira que le second passage est une figure de l'amplification (pour persuader, le poète multiplie les détails), et que les deux passages forment ensemble une éthopée.¹⁸

Les douze premiers vers forment un contraste avec les quatre vers qui suivent, c'est-à-dire avec la crise et le dénouement rapide du récit. Ce contraste peut de nouveau être saisi au niveau rhétorique, comme un lieu implicite de la quantité versus qualité (plus/moins). En général, on préfère le beaucoup au peu. La quantité des détails sur la misère du bûcheron a convaincu le lecteur; pourtant, ici, l'argumentation selon la quantité se trouve tout à coup renversée en une argumentation selon la qualité: il faut préférer ce qui est exprimé en peu de mots, ce qui est rare et possède un prix exceptionnel, il faut préférer la vie à la mort. Ce renversement inattendu peut être interprété comme un signe d'ironie: le lecteur est invité à passer de la tristesse au sourire.¹⁹

Université libre, Amsterdam

¹⁷ La terminologie reste nécessairement imprécise: le vers 6 présente un terme ("son malheur") qui est ensuite défini par une division en parties ou par une énumération subjective (d'aspects de la vie du personnage).

¹⁸ Selon Fontanier, c'est une figure de pensée, "qui a pour objet les mœurs, le caractère, les vices, les vertus, les talents, les défauts, enfin les bonnes ou les mauvaises qualités morales d'un personnage réel ou fictif." (*Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1968, p. 427).

¹⁹ Une version plus détaillée de ce texte paraîtra prochainement dans mon livre *Discours, récit, image* (Bruxelles, Mardaga).